

REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Extrait



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Bibliothèque Maison de l'Orient



162404

La doctrine des abstraits réels d'après Albert Burloud

L'œuvre de Burloud offre pour le psychologue et pour le philosophe un grand intérêt, souvent méconnu. Rarement bien comprise, elle a eu, jusqu'ici, peu de succès. Pourtant, son influence n'est pas éteinte et, tournée vers l'avenir, elle porte en elle une vivante actualité.

Plusieurs questions se posent à propos de cette doctrine. Comment s'est-elle formée et a-t-elle évolué ? D'où vient son unité ? Dans quelle mesure est-elle originale et quelles influences ont agi sur elle ? A-t-elle une portée scientifique ? Que faut-il entendre par la notion d'*abstrais réels*, idée centrale qui, selon l'auteur, donne la clef de sa pensée ?

Cette expression, qui surprend par sa nouveauté, revient souvent chez lui. Que signifie-t-elle ? « Selon nous, les tendances et les idées, dans la mesure où celles-ci sont elles-mêmes des tendances, sont, en même temps que des abstraits (et non point des abstractions), des faits naturels, pourvus d'une certaine individualité, distincts à la fois de la matière dans laquelle ils s'inscrivent et de la pensée qui les y découvre. Toutes nos interprétations se réfèrent à des formes qui sont aussi des forces et qui n'ont même pas besoin, pour agir, de s'intégrer à une conscience personnelle¹. » Les abstraits réels sont des formes, notion à la fois ancienne et récente, puisqu'on la rencontre chez Aristote et chez les psychologues de la forme. Burloud a largement utilisé les travaux de Wertheimer, de Köhler et de Koffka. Comme eux, il est parti de l'expérience, en y cherchant un fait privilégié, dont la structure soit apparente et puisse être ensuite généralisée à toutes les parties de la psychologie. Il substitue, lui aussi, une théorie dynamiste de la forme à l'associationnisme

1. *Traité*, p. v.

traditionnel, en s'efforçant d'intégrer la psychologie de la forme dans le concert des sciences. Enfin, débordant la psychologie, il aboutit à une philosophie de la nature, à un monisme naturaliste, qu'il appelle de la même manière que les « gestaltistes », un isomorphisme. Lorsqu'il a cherché un titre pour son ouvrage fondamental, *Principes d'une psychologie des tendances*, il a pensé à celui-ci : *Une nouvelle théorie des formes*. Il y a renoncé, préférant sans doute souligner l'aspect constructif de son livre plutôt que ce qu'il veut critiquer.

En effet, les points de vue des deux doctrines sont opposés. Burloud a voulu réhabiliter, en psychologie, l'analyse réflexive biranienne, que les « gestaltistes » condamnent. Ces derniers se représentent les formes dans l'espace, comme inséparables des ensembles organisés auxquels elles appartiennent ; ils se font une conception matérialiste de la forme. La conception de Burloud est à la fois naturaliste et spiritualiste. Les formes sont constituées de rapports spatiaux, temporels ou logiques qui demeurent identiques alors même que leurs contenus varient. Par suite, elles subissent dans la mémoire, par rapport à ceux-ci, un décalage ; elles s'intériorisent et acquièrent une individualité et une existence à part dans notre psychisme. Toute forme perçue, ou plus généralement expérimentée, si elle s'accorde avec notre nature, tend à devenir une forme percevante ou agissante, un mode actif, un abstrait réel, c'est-à-dire une tendance pourvue d'un pouvoir causal, celui de se réincarner spontanément dans des expériences analogues à celles dont elle est issue. Les mécanismes d'abstraction spontanée et d'assimilation subjective impliqués dans la naissance et la différenciation des tendances ont été souvent décrits par Burloud.

Une fois assimilées, les formes existent comme souvenirs ou comme habitudes. Ce n'est que dans le temps et d'une manière immatérielle et non figurable que des abstraits réels peuvent exister. Toute la doctrine est dominée par une conception du temps qui établit une distinction capitale entre la durée et le devenir. Le déroulement des phénomènes dans le devenir ne se comprend et ne s'explique que par les facteurs psychologiques relativement stables qui ont leur statut d'existence dans la durée. La psychologie est une exploration en profondeur de cette durée vivante où s'établissent, en retrait du devenir, nos manières constantes de sentir, de percevoir, d'imaginer, de penser et d'agir. Ce qui préserve cette

exploration de l'arbitraire, c'est que les tendances s'inscrivent le plus souvent dans nos expériences vécues avec la force et avec la forme qui les caractérisent ; il est donc possible de remonter par le raisonnement des effets visibles à leurs causes invisibles, conformément au principe de l'homogénéité entre la cause et les effets. Cette inférence causale traite les abstraits réels comme des faits naturels qui existent même indépendamment de toute pensée.

Cette conception, qui se heurte à la croyance commune pour laquelle seules les choses existent, a-t-elle une portée scientifique ? Burloud a consacré à la logique de nombreuses recherches ; bien qu'elles ne soient connues que par son enseignement oral, elles apportent à la doctrine un complément important. Il se rattache à la tradition de l'hypothèse, illustrée en France par Claude Bernard. Il pensait que la psychologie, si riche de faits, était pauvre d'idées directrices, d'hypothèses explicatives. Or, un fait n'est rien, tant qu'il n'est pas rattaché à une cause ou à une loi. Pour cela, le raisonnement inductif est aussi indispensable en psychologie que dans les autres sciences. « Pas plus qu'en physique, on ne se contente en psychologie d'observer des faits, on les reconstruit¹. »

Quelles sont, chez Burloud, la part de l'observation et celle de l'hypothèse ? Le problème dont il est parti est celui des rapports de la pensée et de l'image. Insoluble dans l'associationnisme classique, il en a cherché la solution dans une psychologie de la structure. Les psychologues de Wurzburg l'ont mis sur la voie d'une structure vivante observable, celle de l'intention, prise dans un sens différent de celui des phénoménologues ; il s'agit d'un phénomène naturel dont on prend conscience par la méthode d'introspection régressive. Au lieu de suivre le mouvement spontané de la pensée vers les images, on remonte aux forces intérieures qui animent la pensée et on les saisit à leur origine, au moment où, conservées par la mémoire immédiate, elles sont encore présentes à l'esprit. Si l'on s'interroge, par exemple, sur ce qu'on a fait hier, à quatre heures de l'après-midi, on constate que la question oriente vers des images ou des repères qui circonscrivent la recherche et y répondent. Le déroulement des souvenirs dépend de l'intention initiale².

1. *Le caractère*, p. 144.

2. Cf. *Principes...*, p. 55.

Or, Burloud a été frappé de constater, dans les expériences, souvent reproduites, des psychologues de Wurzbourg, que l'intention cessait parfois d'être consciente, sans pour cela cesser d'être efficace et d'agir comme si elle était consciente. De là à supposer des intentions inconscientes, c'est-à-dire des tendances, derrière nos actes et nos sentiments, il n'y avait qu'un pas. L'hypothèse revient à dire que toute tendance a la structure d'une intention, c'est-à-dire qu'elle est essentiellement un rapport en acte et que, réciproquement, tout rapport, toute idée peut agir comme tendance. La part de l'hypothèse, vérifiable puisqu'elle reste au niveau des faits qui l'ont suggérée, se réduit à peu de chose : elle n'est que la généralisation d'une simple constatation. Elle est pourtant d'une grande envergure et d'un grand intérêt scientifique et philosophique, car elle découvre dans le rapport la réalité fondamentale, la seule réalité qui possède l'efficace, même en dehors de toute conscience personnelle.

Sur cette base, Burloud a reconstruit toute la psychologie. Il a eu le vif sentiment qu'elle traversait une crise, qu'elle avait bâti jusqu'ici sur le sable, qu'elle était incertaine de son objet (est-ce la conscience ou le comportement ?), de sa méthode (est-ce l'introspection ou l'observation externe ?), de ses notions fondamentales, (qu'est-ce qu'un sentiment, qu'une tendance ?). Pour lui, le remède consiste à introduire en psychologie une troisième catégorie d'éléments, à la fois formels, constants et dynamiques, de nature à conférer aux images de l'associationnisme et aux mouvements des behavioristes et des réflexologues leur structure et leur signification. Ainsi, il fondait sur une base et sur une méthode communes à la psychologie de conscience et à celle du comportement, l'unité de la psychologie.

L'école « scientiste » conteste la valeur de cette conception. Elle rejette les notions de tendance, d'intention, d'effort dirigé, tout ce qu'il y a en nous de plus intérieur, de plus radicalement subjectif. Il n'y a pas, pour elle, de causalité intérieure, de mode psychique actif, de survivance et d'intégration de notre passé, non seulement du passé individuel, mais de celui de la lignée et de la race. Pour la majorité des psychologues actuels, la notion de sujet est anti-scientifique.

Sous cette notion, il est vrai, on a accumulé les équivoques. Le sujet, a-t-on dit, c'est l'individuel, et il n'y a pas de science de

l'individuel ; comme si tout fait n'est pas d'abord individuel, comme si on ne pouvait pas étudier les caractères généraux de l'individualité.

Il n'y a pas de méthode, a-t-on dit encore, qui permette d'atteindre le sujet. Cette méthode serait l'introspection et elle est déficiente : ou bien elle nous met en présence du flux de conscience, d'états qui s'entrepénètrent et ne se laissent pas circonscrire, ou bien elle morcelle arbitrairement le courant de conscience, en extrait des images, des représentations qu'elle considère comme des éléments distincts, bien qu'ils ne le soient pas. Quand on veut définir ces éléments, on retombe toujours sur le représenté : on veut décrire une image et c'est l'objet correspondant que l'on décrit. On en conclut que la connaissance introspective, c'est la connaissance vulgaire par opposition à la connaissance scientifique.

Mais, pour Burloud, le vrai sujet n'est pas le courant de conscience de Bergson, qui est en dehors de la science, ni le polypier d'images de Taine. C'est, par opposition à ce qui est senti, perçu, imaginé ou pensé, l'activité qui sent, perçoit, imagine ou pense. L'introspection régressive, par laquelle on prend conscience de cette activité, échappe aux objections dirigées contre l'introspection ordinaire. Par contre, les adversaires de l'observation interne n'échappent pas au reproche d'amputer la psychologie d'une bonne partie de son domaine.

Burloud pensait que sa conception de la psychologie ouvrait des perspectives nouvelles sur la biologie et même sur la théorie physique. Sans doute, les biologistes et les physiciens ne sont guère habitués à se soucier des travaux des psychologues, mais ils ont le sentiment qu'il manque quelque chose à l'interprétation des phénomènes qui sont de leur ressort et ils ont le devoir de ne pas rendre insolubles les problèmes qui se posent au psychologue au niveau de l'expérience. Chaque science est un point de vue différent sur la réalité, et la psychologie, placée au carrefour des routes, capable de saisir son objet directement, sans interposition de concepts, est, du moins Burloud le croyait, le meilleur point de vue pour apercevoir l'unité du réel. Il pensait que le psychologue peut se faire une idée plus juste de la force et du temps que le physicien, qui doit dépouiller ces notions de leur contenu psychologique initial pour les soumettre au calcul. Il a découvert de curieuses et profondes analogies entre la notion psychologique de schème et la notion

physique de champ de force. Sa théorie de la sensation et de la perception permet de comprendre comment se situent, l'une par rapport à l'autre, la réalité physique, conçue par les savants, captée sur les surfaces nerveuses de nos organes sensoriels, et celle, si différente en apparence, que nous percevons dans le cadre de nos activités familières. En déplaçant le centre de la réalité des choses vers les rapports dynamiques, le relationnisme de Burloud est plus proche qu'on ne le pense du relativisme d'Einstein qui souhaitait qu'une révolution comparable à la sienne s'accomplisse ailleurs qu'en physique¹.

En biologie, il semble que l'idée d'*abstrait réels* soit pressentie par de nombreux chercheurs et prête à prendre corps chez des penseurs indépendants. Comment comprendre autrement la survivance réelle du passé dans l'organisation, dans l'instinct, dans l'hérédité² ? La doctrine de Burloud a donc incontestablement une portée scientifique.

Mais est-elle vraiment originale ? Quelles sont les influences qui ont agi sur sa formation ? Elles sont nombreuses. On y retrouve, transposés dans une autre perspective, la causalité formelle d'Aristote, le schématisme de Kant, l'analyse réflexive de Biran, les idées-forces de Fouillée, l'énergie spirituelle de Bergson, les tendances de Pierre Janet, l'inconscient de Freud, la notion de forme des « gestaltistes ». Comme Leibniz, avec qui il a beaucoup d'affinité, Burloud cherchait à confronter ses idées avec celles des autres, en adaptant ce qu'il y trouvait de solide à sa propre conception. Aussi est-il facile de lui découvrir des précurseurs ; mais il ne se rattache exclusivement à aucun.

Il considérait Maine de Biran comme le plus grand des psychologues modernes, le premier qui ait fondé la psychologie sur une étude positive du sujet. Il lui doit le schéma de sa méthode : « L'intention est à la tendance ce que, chez Biran, l'effort musculaire est au moi, et c'est un processus logique analogue qui, dans chaque couple, fait passer d'un terme à l'autre et prolonge l'intuition en raisonnement³. » Cependant, il « met au premier plan les tendances

1. Cf. *De la psychologie à la philosophie*, chap. VI et VII.

2. Cf. *Psychologie et biologie*, in *Revue de M. et M.*, avril 1937.

3. In *L'analyse réflexive dans son usage strictement psychologique*, Trav. du IX^e Congrès de Philosophie, VIII, p. 116-120.

que Biran reléguait dans l'affectivité »¹. Le sujet n'est plus seulement la force du moi, il est la force d'une pluralité de tendances distinctes, coordonnées et subordonnées entre elles, formant des systèmes hiérarchisés et quelquefois antagonistes. Il substitue à la conception totalitaire de Biran un pluralisme qui se prête plus aux exigences de la recherche scientifique².

On a souvent contesté son originalité en le situant dans le sillage de Bergson. La doctrine est plutôt, comme il l'a dit, une hérésie bergsonienne. En effet, les idées empruntées à Bergson, placées dans un contexte différent, prennent une signification tout autre. Comme Bergson, il fonde sa conception sur des données immédiates, mais ce ne sont pas les mêmes. L'intention, dont on a une intuition causale, est un rapport, quelque chose de structuré, de distinct, de relativement stable, plus proche du concept, exclu par Bergson des données immédiates, que du courant de conscience. « Il est bien évident que là où tout se pénètre, où tout est dans tout, l'individualité et la contingence triomphent, et, avec elles, le subjectivisme au plus mauvais sens du terme. Mais on peut se faire une tout autre conception de la vie psychique, et, quoi qu'en aient pensé certains critiques, celle que nous avons exposée dans nos ouvrages de psychologie..., ne s'inspire guère de la théorie de James et de Bergson³. »

On s'en convaincra en examinant la conception que Burloud se fait du déterminisme, de l'explication scientifique et du temps. Ces notions sont, chez lui, étroitement solidaires. Pour lui, « les vraies causes sont sur un autre plan que leurs effets et pour ainsi dire les surplombent »⁴. « Le vrai déterminisme, celui que nous avons

1. *Ibid.*

2. Dans une lettre du 10 janvier 1950, il précise ainsi sa méthode : « Vous savez que, pour moi, à toute tendance correspond un acte ou une qualité formelle d'un acte où elle s'exprime directement. Le problème est de découvrir cet acte ou cette qualité formelle, réduction ou élimination faite de toutes les conditions, circonstances ou antécédent qui auraient pu contribuer à le produire ou à la produire. C'est ce que j'appelle une réduction causale. Par opposition à la réduction eidétique, c'est une analyse non point idéale, mais réelle qui peut s'associer à la méthode génétique et la méthode comparative. D'autre part, si on admet ma théorie des tendances, elle est entièrement objective et ne comporte aucun appel à l'introspection. J'ai essayé plusieurs fois de définir cette méthode, notamment dans *Le caractère*, p. 147. »

3. *De la psychologie à la philosophie*, p. 16, 17.

4. *Ibid.*, p. 72.

appelé vertical, parcourt de haut en bas les paliers du temps. De l'étage supérieur partent les actions qui déterminent la marche des phénomènes en général, de celui où se conservent les tendances proviennent les actions qui régissent, conjointement avec les précédentes, la vie intérieure, le comportement et même les processus biologiques. Le devenir où se déroulent les phénomènes se présente ainsi comme un temps structuré, aussi différent du temps homogène et vide de la physique classique que de ce flux de changements tout qualitatifs et sans contours précis qu'est le temps bergsonien¹. » Et voici encore une remarque importante : « Nous distinguons la durée du devenir. On est fatalement entraîné à les confondre et à ramener celle-là à celui-ci lorsque, comme Bergson, on a commencé par réduire l'être au concret. Pour nous l'être n'est pas le concret : on sait déjà que les tendances sont des abstraits réels ; il en est de même des souvenirs purs². »

Cette conception d'un déterminisme « vertical » et temporel joue un grand rôle dans la doctrine. Sur elle se fondent toutes les explications de détails que l'on y rencontre. « On peut concevoir deux types d'explications : l'un, réputé le seul scientifique, remonte des choses vers des abstractions, genres ou lois ; l'autre, des phénomènes vers des abstraits réels qui en sont les causes³. » C'est ce type d'explication que les romanciers psychologues, par exemple Stendhal ou Marcel Proust, utilisent d'instinct lorsqu'ils font dépendre les sentiments et le comportement de leurs personnages non seulement des circonstances où ils sont engagés, mais encore des manières constantes de sentir et d'agir qui les caractérisent, c'est-à-dire, en définitive, de leurs tendances. De la même façon, dans la vie courante, nous prévoyons, et souvent avec exactitude, les réactions des autres d'après ce que nous savons de leur caractère et de leurs habitudes. Ce sont ces méthodes spontanées d'interprétation que Burloud a voulu transposer sur le plan scientifique. Elles supposent que l'on admette, fût-ce inconsciemment, des abstraits réels. Sur ce point, le texte suivant marque bien l'opposition des deux doctrines : « Cette philosophie (celle de Bergson) ne s'est affranchie qu'en apparence du sensualisme qui domine toute la psychologie

1. *Ibid.*, p. 89.

2. *Ibid.*, p. 87.

3. *Psychologie de la sensibilité*, p. 33.

du XIX^e siècle ; elle reste, de la première à la dernière ligne, une philosophie des images et de l'imagination. Plus encore que celle de Berkeley, qui aboutissait finalement à une sorte de platonisme, elle est prisonnière du sensible ; sous couleur de nier les choses et de tout réduire au devenir, elle substantialise ce dernier et, en dépit de sa défiance à l'égard des symboles spatiaux, ramasse à pleines mains, pour le décrire, les images matérielles¹. »

Plusieurs philosophies contemporaines, enlisées dans l'ornière du char cartésien comme la scolastique l'avait été dans celle du char aristotélicien, sont une sorte de commentaire éperdu du *cogito*. Il a d'abord été, pour Descartes, une certitude première. L'erreur a été d'en faire un fait premier et de situer la pensée en dehors de la nature, comme une entité mystérieuse venue on ne sait d'où. Pour Burloud, au contraire, il y a une conscience primitive, antérieure au *cogito*, qui n'est pas encore différenciée en conscience de soi et en conscience d'objet, bien qu'elle soit déjà « unité multiple », et, par conséquent, psychique. Elle est un phénomène naturel « comme la pierre ou le grain de blé ». La conscience n'a pas d'activité qui lui soit propre ; elle n'est qu'une lumière, fragile et intermittente, qui dépend du jeu spontané ou réfléchi des tendances. Les philosophes qui n'admettent pas d'autre activité que celle de la conscience « ressemblent à des gens qui, voyant un faisceau lumineux éclairer successivement les recoins d'une chambre obscure sans voir la main qui tient le projecteur, croiraient que d'elle-même, la lumière se déplace et règle ses mouvements »².

La doctrine de Burloud occupe dans les courants d'idées actuels une place à part. Elle offre une synthèse de leurs aspirations divergentes en réunissant, dans une perspective nouvelle, un grand nombre de faits et d'idées. Il est vrai qu'elle ne reconstruit pas sans beaucoup démolir. Mais n'est-ce pas la condition inévitable de toute doctrine qui construit, avec des matériaux qu'elle a éprouvés, sur un fonds qui lui est propre ?

Ce paradoxe est bien connu, que les plus grands hommes n'ont inventé qu'une idée qui devient le principe de toute une série d'inventions nouvelles, toutes rattachées à la grande idée initiale. De la même façon, Burloud n'a inventé qu'une idée, celle des

1. *De la psychologie à la philosophie*, p. 28.

2. *Psychologie de la sensibilité ?*, p. 210.

abstrait réels, sur laquelle se fondent, à la fois, l'unité d'objet et l'unité de méthode de son œuvre psychologique et philosophique. Aucune digression n'est venue rompre cette puissante unité doctrinale. Il n'a désavoué aucun de ses écrits. « J'ai toujours dit la même chose », a-t-il affirmé vers la fin de sa vie. D'un ouvrage à l'autre, les idées se précisent, se différencient, se vérifient en d'autres domaines. Le style devient plus imagé, plus incisif. Les thèses restent inchangées. A sa mort, survenue en 1954, il avait trois livres en préparation : un sur les mécanismes mentaux, un autre sur la psychologie sociale, le troisième sur le sentiment religieux. Tout porte à croire qu'ils auraient apporté des compléments et des précisions d'un grand intérêt, mais qu'ils n'auraient pas modifié sensiblement les idées de base. On pourrait comparer l'œuvre à un être vivant dont toutes les parties sont corrélatives et qui se développe par assimilation et par différenciation sans perdre son identité et son unité. Hermétique si on la considère d'un point de vue extérieur, elle s'éclaire du dedans, s'explique par elle-même et se comprend de mieux en mieux à mesure que l'on se familiarise avec un plus grand nombre de textes.

Dans cette conception, l'univers tout entier est « un champ d'idées-forces réparties entre des systèmes multiples qui, dans l'ordre de la vie, forment des individualités et, dans l'ordre humain, des personnalités distinctes »¹. Ces « monades » ne sont pas, comme celles de Leibniz, sans portes ni fenêtres. Elles ont des ouvertures, les sensations, placées à l'intersection du physique et du mental. Elles sont une pièce importante de la doctrine. Les perceptions, qui se greffent sur elles par le développement subjectif de l'imagination, se situent, dans le psychisme, sur un autre plan. « La sensation est dans l'espace, la perception représente l'espace sans y être elle-même². »

L'explication des phénomènes de la sensation, de la perception, de la conscience immédiate forme un tout avec la théorie des tendances. Rappelons que les phénomènes, localisés *hic et nunc*, sont engagés dans le devenir, alors que les tendances, qui seules exercent un pouvoir causal, surplombent le devenir et existent d'une autre manière, dans la durée. Il y a une foncière homogénéité

1. *De la psychologie à la philosophie*, p. 188.

2. *Ibid.*, p. 187.

« entre les forces vitales, les forces motrices de comportement et les forces spirituelles : elles sont homogènes en ce qu'elles sont toutes des formes dynamiques et aussi en ce qu'elles naissent, évoluent et fonctionnent selon les mêmes lois »¹. La nature psychologique enveloppe à la fois la durée et le devenir.

« La matière que nous connaissons par nos sensations et par nos perceptions est une matière déjà élaborée et structurée, une matière seconde. Quant à la matière première, qui, comme on l'a vu en étudiant la théorie physique, ne cesse de fuir à l'approche de la pensée, si elle n'est pas la pure potentialité d'Aristote, elle ne se détermine du moins que par l'action des formes dynamiques. Elle ne possède donc qu'une existence dépendante et relative. La vraie réalité inséparable de l'efficiencie ou action causale, appartient en définitive à une hiérarchie de formes vivantes suspendues à un Dieu vivant, qui est lui-même la forme du Monde. » La doctrine fournit ainsi une base à la foi religieuse. On doit noter cependant qu'elle n'implique pas nécessairement l'existence d'un Dieu personnel, mais seulement celle d'un principe d'unité dans l'univers. Interrogé sur ce point, l'auteur a répondu, avec une sincérité qui l'honore : « Dieu est-il intelligent, je l'ignore. »

Nous n'avons pas à relever ici et à discuter les objections que l'œuvre a suscitées. Elles tomberaient le plus souvent d'elles-mêmes si elle était parfaitement comprise. Notre but a été d'en proposer une interprétation aussi fidèle que possible. Nous ne prétendons pas l'imposer au lecteur. Seule, l'épreuve du temps peut apporter à cette doctrine une consécration définitive.

Essayons, pour conclure, de la rattacher à la personnalité de son auteur². On y trouve la marque de ses qualités dominantes : l'amour désintéressé de la vérité, la confiance qu'elle est accessible par la raison, le dédain des solutions verbales et rebattues, une intelligence pénétrante, large et souple, prolongée par des méthodes minutieusement élaborées et assimilées par l'exercice, une longue

1. *Psychologie de la sensibilité*, p. 182. *De la psychologie...*, p. 238.

2. Voici quelques propos intéressants, tenus en famille et communiqués par Mme Burloud : « Je peux me rendre cette justice, que je n'ai jamais travaillé pour la vaine gloire, mais toujours en vue de ce que je crois être la vérité. » — « Je creuse mon sillon, je suis comme un bœuf de chez nous. » — « Je ne suis pas venu à mon heure. On ne me comprend pas. Lorsque je serai mort, peut-être d'ici trente ans, on me comprendra. »

patience, une grande puissance de travail¹. Elle a été vécue en même temps que pensée. Elle emprunte sa vie et sa force à l'activité profonde des tendances : celles-ci donnaient à la doctrine son objet et, chez l'auteur, devenaient plus disponibles et plus efficaces à mesure qu'il en prenait une connaissance plus claire et plus distincte. Les idées directrices qui animent la recherche, celles de causalité psychologique, d'isomorphisme, d'analyse régressive à partir du « vécu », vers les facteurs dynamiques, schèmes et thèmes, qui s'y inscrivent en constituant sa structure et sa signification, étaient, chez lui, des idées-forces, des abstraits réels, des tendances incorporées à son psychisme ; ces idées directrices offraient, de cette manière, la possibilité d'une vérification directe, sur elles-mêmes. Une sorte de circuit, de réaction mutuelle, s'établit entre la personnalité et l'œuvre et, à l'intérieur de celle-ci, entre les idées et les faits qui la constituent. Ainsi a peut-être été accomplie, sans bruit, en psychologie, une révolution dont l'ampleur est encore insoupçonnée.

P. GUITON.

1. Ce passage est extrait d'une lettre datée du 20 février 1946 : « Je suis débordé de travail. Je dois remettre, le 15 mai, à Hachette, le manuscrit de mon *Cours de psychologie*, et il est loin d'être achevé : j'ai écrit la plupart des chapitres, mais plusieurs d'entre eux ont besoin d'être sérieusement remaniés. D'autre part, je découvre peu à peu, grâce au « long rayon jaune » de l'analyse psychologique ou de la psychanalyse sociale, des richesses insoupçonnées, ou que, du moins, je ne soupçonnais pas, en sociologie, et cela me passionne. Fatigué de vivre dans une époque et dans un monde que je ne comprends pas et qui m'écoeurent, j'ai entrepris, cette année, un cours de sociologie politique, et je commence à voir un peu plus clair dans l'évolution zigzagante qui aboutit à notre âge de fer. Le grand remède contre la vie, c'est de la comprendre, et de cela, on ne se lasse jamais. »

BIBLIOGRAPHIE DES ÉCRITS DE M. BURLOUD

OUVRAGES

- La pensée conceptuelle*, Essai de psychologie générale, in-8°, 412 p.
La pensée, d'après les Recherches expérimentales de Watt, de Messer et de Bühler, in-8°, 192 p., Alcan, 1927.
Principes d'une psychologie des tendances, couronné par l'Institut, in-8°, 430 p., P.U.F., 1938.
Le caractère, in-16, 165 p., P.U.F., 1942.
Psychologie, in-8°, 527 p., Hachette, 1948.
De la psychologie à la philosophie, in-16, 238 p., Hachette, 1950.
Précis de psychologie, in-12, 181 p., Classique Hachette, 1952.
Psychologie de la sensibilité, in-12, 223 p., Armand Colin, 1954.

ARTICLES

- Comment connaître son caractère, in *La psychologie et la vie*, 5^e année, n° 9, sept. 1931.
 L'assimilation et le schématisme, in *Revue philosophique*, nov.-déc. 1933.
 Conscience et comportement, in *Revue de métaphysique et de morale*, octobre 1934.
 La psychologie et la seconde dimension du réel, in *Revue de synthèse*, octobre 1934.
 Le héros, in *Annales de Bretagne*, 1935.
 Psychologie et biologie, in *Revue de métaphysique et de morale*, avril, 1937.
 L'état actuel de la question freudienne, à propos d'un livre récent, in *Revue de M. et M.*, octobre 1937.
 L'analyse réflexive dans son usage strictement psychologique, in *Travaux du IX^e Congrès international de Philosophie (Congrès Descartes)*, 1937.
 Les traditions et les rythmes collectifs, in *Revue philosophique*, 1942-1943.
 L'âme collective, in *Rev. philos.*, 1942-1943.
 L'éducation morale de l'enfant considérée en fonction de la psychologie, in *Cahiers de pédagogie moderne*, 1948.
 L'enseignement de la psychologie à l'Université de Rennes, in *Avenirs*, 1949, série régionale, p. 15.
 De la formation nécessaire à l'étudiant en psychologie, in *Avenirs*, n° 52, février 1953.
 Bilan de la psychologie dans la première moitié du xx^e siècle, in *Revue philosophique*, janvier-mars 1955.
 La pensée et les mécanismes mentaux, in *Revue philosophique*, avril-juin 1958.